

Ahmed Djafri

Avant, ma vie me semblait finie. À 30 ans, j'attendais la mort, sans énergie ; la mort, comme un animal ou plutôt une machine. Je n'avais aucune perspective, tout me semblait terne et gris. Ma vie ressemblait à un cul-de-sac ou à un tunnel qui ne se termine jamais. Je me donnais l'impression d'un vieux. On ne peut imaginer l'inquiétude et la terreur permanente qui me tenaillaient en Algérie.

Je m'appelle Djafri Ahmed. Je suis né en Algérie, à Bou-Saada aux portes du désert, en mai 1973. Je suis courageux et j'aime la vie. J'ai trois enfants. Je suis cuisinier. J'ai émigré pour « regroupement familial ». Ma belle-mère est une Algérienne naturalisée et j'ai épousé sa fille. Je suis arrivé en Belgique à 30 ans, c'était en 2003. Là-bas, j'avais un magasin de confection et de cadeaux de mariage. Mais ma passion secrète a toujours été la cuisine.

Je n'ai pas fait d'études, j'ai toujours travaillé. Le terrorisme en Algérie a été une période très tourmentée pour moi. Je l'ai subi avec beaucoup d'angoisse et d'appréhension. C'est encore très troublé dans ma tête et j'ai du mal à en parler. Je voulais une vie calme et en paix. C'était ça, pour moi, le bonheur : avoir une vie simple, élever mes enfants.

En Algérie, il y avait peu à faire. Le visa était difficile à obtenir et les démarches à réaliser compliquées. C'était inaccessible et inimaginable d'immigrer dans un pays européen. Et pourtant, un matin, mes quelques économies en poche, j'ai pris l'avion avec mon épouse et mes enfants. Ce qui m'a attiré en Belgique, c'était ce que m'en disait ma belle-mère. Le travail était récompensé, on gagnait bien sa vie, cela nous permettait d'avoir des loisirs, de voir des amis, d'être à l'aise et de nous amuser.

En Algérie, c'était dur. Même en travaillant la vie était misérable, il fallait être malhonnête pour survivre. Ici, je travaille dans une ASBL où je fais la cuisine et je mitonne des petits plats pour les déshérités. C'est un restaurant social où je rencontre beaucoup de gens. J'ai commencé par y travailler bénévolement et, au bout d'un an, j'ai été engagé. C'est un restaurant qui reçoit des personnes de toutes les nationalités. Je m'y sens bien. Beaucoup de sans-abri viennent y prendre une douche, parler et s'y restaurer. Il y a des Arabes, des Camerounais, des Guinéens, des Belges. Je me reconnais en eux.

Je suis venu, comme eux, sans papiers, avec un visa touristique, et des assistants sociaux généreux m'ont orienté. Je me suis dit : « pour une fois, j'ai de la chance ». La Belgique pour moi, c'est une promesse culturelle pour l'avenir de mes enfants. Ils vont pouvoir s'instruire et vivre dans une démocratie. Socialement, pour moi, c'est une grande différence, j'accède à un autre statut. Ici, on peut travailler, parler librement, se soigner. Les gens sont différents, ils t'accueillent, ne te jugent pas. Mes enfants, qui ont 4,6 et 10 ans, sont bien à l'école. Mon fils aîné est le premier de sa classe. Je suis si fier de lui. Dans mon pays, le bruit courait que les Belges étaient racistes, qu'ils n'aimaient pas les Arabes. Mais en arrivant, j'ai découvert des Flamands et des francophones, de bons êtres humains et d'autres plus durs comme partout.

Rien qu'à la commune, la palette des individus est énorme, certains fonctionnaires t'aident, te respectent, te rassurent, et d'autres, rien qu'à leur regard, tu comprends qu'ils te haïssent, qu'ils se sentent obligés de te donner le formulaire que tu demandes. Ils te méprisent, ils te jettent presque le document à la figure. Je n'ai pas l'ambition de changer les gens, c'est difficile de se battre contre le racisme. Je suis un homme simple. Si j'avais une baguette magique, je renverrais chez eux les Arabes agressifs, non respectueux des autochtones, qui volent, qui agressent et qui terrorisent la population.

À cause d'eux, tout le Maghreb est injustement mis dans le même sac. L'image de tous est ternie et abîmée, ça me rend triste. Dans certains quartiers, il y a des gangs et je suis gêné par ce manque de respect pour le pays qui m'a accueilli. L'intégrisme me fait peur. Je l'ai vécu dans ma chair en Algérie. Je pense, bien que je sois peu instruit, que c'est le résultat de la misère, de la pauvreté, et de l'ignorance. Maintenant, mon avenir est lumineux, je fais des choses pour moi. En 3 ans, je me suis rendu utile, j'aide à mon tour des gens perdus et je les conseille ; c'est motivant. J'ai vécu la même situation et je me dois de répondre à leurs questions. Je suis cuisinier, mais je suis aussi à l'écoute de leurs malheurs. Je suis un peu « assistant social », un peu « éducateur » et surtout, je rassure parce que je parle arabe.

Je n'ai pas de nostalgie de mon pays, peut-être que c'est trop tôt. Quand je serai un vieil homme, qui sait ? Quand le temps aura embelli mes souvenirs de là-bas, je repenserai à ma terre natale avec tendresse, en attendant... J'ai l'impression que tout s'est clarifié, je crois en l'avenir, j'ai confiance en ce pays, mes enfants vont être des hommes debout, dignes, et ça, c'est ma fierté et mon espoir. Ils sont contents d'apprendre, d'aller à l'école, d'avoir à manger. Si vous saviez comme ma vie a changé. Mon cœur était vide, à présent, il est gonflé d'espoir. Tout a changé, et même s'il pleut et s'il fait souvent gris en Belgique, mon âme est enfin pleine de soleil.